

ISABELLE PELOUX

ET

ANNE LAMY

L'ÉCOLE DU COLIBRI

LA
PÉDAGOGIE
DE LA
COOPÉRATION



DOMAINE DU POSSIBLE
ACTES SUD

ACTES SUD

DOMAINE DU POSSIBLE

La crise profonde que connaissent nos sociétés est patente. Dérèglement écologique, exclusion sociale, exploitation sans limites des ressources naturelles, recherche acharnée et déshumanisante du profit, creusement des inégalités sont au cœur des problématiques contemporaines.

Or, partout dans le monde, des hommes et des femmes s'organisent autour d'initiatives originales et innovantes, en vue d'apporter des perspectives nouvelles pour l'avenir. Des solutions existent, des propositions inédites voient le jour aux quatre coins de la planète, souvent à une petite échelle, mais toujours dans le but d'initier un véritable mouvement de transformation des sociétés.

PRÉSENTATION

Isabelle Peloux développe une pédagogie qui repose sur la coopération plutôt que sur la compétition et vise à apprendre aux enfants à travailler autrement tout en respectant le programme scolaire habituel. À cette fin, elle s'inspire de trois grands courants pédagogiques : le mouvement Freinet fondé sur l'expression libre des enfants et le tâtonnement expérimental, la gestion mentale d'Antoine de La Garanderie qui explore, décrit et étudie les gestes mentaux de la connaissance, ainsi que le conflit sociocognitif qui permet à l'enfant de prendre conscience du point de vue d'autrui et de reformuler le sien. Elle l'enrichit de dispositifs facilitant une découverte de la relation et une éducation à la paix.

Cette approche pédagogique donne des résultats extrêmement positifs. Naturellement, l'enfant aime apprendre s'il en comprend le sens et si la pédagogie proposée lui permet d'être actif dans ses apprentissages. Arrivés au collège, les élèves de l'école du Colibri gardent intacte leur soif de connaissance et manifestent du respect envers les autres.

Cette expérience de terrain n'est pas une méthode mais plutôt le résultat de trente ans de recherche, que chaque lecteur s'appropriera comme il le souhaite et que chaque enseignant enrichira de sa personnalité. Cet ouvrage est émaillé d'exemples concrets, pris sur le vif en classe, et d'éléments plus théoriques sur lesquels repose la pédagogie de la coopération.

Isabelle Peloux est professeur des écoles, formatrice en relation entre l'enseignant et l'enseigné, accompagnatrice de groupes de parole de parents. Elle a fondé en 2006 l'école élémentaire du Colibri, dans la Drôme, au coeur de la ferme agroécologique des Amanins.

Anne Lamy est journaliste. Spécialiste en psychologie, éducation, société, elle est auteur et coauteur d'une quinzaine de livres, dont L'État adolescent, avec Daniel Marcelli (Armand Colin, 2013), et Grandir en temps de crise, avec Philippe Jeammet (Bayard, 2014). Elle est également l'auteur de documentaires pour la jeunesse.

Photographie de couverture : © Carole Magnouac
Dessin de couverture : © David Dellas, 2011

Coordination éditoriale réalisée
par Cyril Dion pour Colibris

© Actes Sud, 2014
ISBN 978-2-330-03831-1
www.actes-sud.fr

ISABELLE PELOUX

ET

ANNE LAMY

L'ÉCOLE DU COLIBRI

LA PÉDAGOGIE DE LA COOPÉRATION

DOMAINE DU POSSIBLE

ACTES SUD

INTRODUCTION

Depuis que je suis petite, je “joue” à l’école. J’en ai même fait mon métier : depuis les années 1980, je suis professeure des écoles. D’abord, dans l’enseignement catholique. Depuis 2006, je suis directrice de l’école du Colibri, une école élémentaire de 35 élèves fondée et installée au cœur du centre agroécologique des Amanins, dans la Drôme. Je désirais en effet créer un lieu qui prenne en compte le constat suivant : notre planète comptant 7 milliards d’individus mais disposant de ressources limitées, il va nous falloir apprendre à coopérer... Or, nourris par une culture individualiste, nous, adultes, ne savons pas bien le faire.

En plus du programme scolaire habituel, c’est cela que nous apprenons aux enfants de l’école, aussi bien à travers le travail en classe où ils sont en pédagogie de la coopération que par l’enseignement spécifique d’éducation à la paix. Cette pédagogie est apparue comme une évidence dans notre projet car un enfant intègre d’autant mieux ses apprentissages qu’il est invité à chercher puis à échanger le fruit de son travail avec d’autres enfants. Une telle approche bouscule les habitudes : ce processus d’échange avec les autres engendre du débat, de la rivalité mais il donne du sens aux acquisitions et développe la créativité. De plus, grâce à cette pédagogie, nous pourrions transformer la phrase de Descartes et affirmer : “Je parle donc je suis.” En échangeant avec l’autre, je “suis” doublement : je deviens conscient de ce que je sais car je l’intègre. Et j’existe en face de cet autre qui m’écoute. Ce processus est exigeant pour l’élève comme pour l’enseignant. Mais c’est cela qui nous enrichit, grands et petits... et qui nourrit ce métier qui me passionne.

Dans notre société où notre rapport très hiérarchisé à l’éducation fait croire un peu vite que celui qui n’apprend pas comme les autres est nul, c’est notre devoir d’enseignant d’amener chaque élève aussi haut qu’il peut aller. Mais notre mission ne se limite pas simplement à instruire les enfants. Il nous faut également développer leurs compétences sociales et élever les consciences, pour leur apprendre l’art de la rencontre... La rencontre avec un autre qu’ils ne connaissent pas encore, avec un savoir qu’ils n’ont pas encore.

Un tel enjeu, face à des enfants par nature dépendants de l'adulte, nous engage en tant qu'enseignants : nous avons la responsabilité de nous connaître nous-mêmes pour accompagner aux mieux les enfants et être à leur écoute. C'est cette posture que je décris dans ce livre, ainsi que les outils dont je me sers dans ma pratique quotidienne. Je ne présente ici ni une méthode ni des recettes mais plutôt le résultat de trente ans de recherches, que chacun s'appropriera comme il l'entend et enrichira de sa personnalité. Et comme cette expérience n'existerait pas sans les élèves, de multiples tranches de vie de l'école sont relatées tout au long du livre, pour laisser une place aux enfants et témoigner combien ils ont le don de fabriquer du vivant, du frais, du lien à l'autre... et d'enchanter leurs enseignantes !

I

LA NAISSANCE DE L'ÉCOLE

1. Quelle planète laisserons-nous à nos enfants ?

Le centre agroécologique des Amanins est né de la rencontre entre deux hommes que, *a priori*, rien ne rapprochait : Michel Valentin et Pierre Rabhi. Ce dernier, il n'est plus nécessaire de le présenter. Michel, mon compagnon (mort brutalement en 2012), était un homme d'affaires arrivé à un tournant de sa vie : il désirait investir l'argent qu'il avait gagné dans un projet qui aurait du sens pour lui et qui serait en rapport avec la terre. Michel était né d'une mère paysanne et d'un père commerçant ; toute son enfance, il a souffert de voir ses deux cultures s'opposer, ses parents cherchant sans cesse à savoir qui avait fait "le bon choix". Les deux valeurs transmises étaient l'argent et le travail. Michel a choisi le commerce ; pour gagner de l'argent, ce choix semblait plus sûr ! Un jour, une collègue lui parle de Pierre Rabhi. Michel le rencontre et il retrouve avec lui une cohérence de vie. Pierre remet l'argent à sa juste place – celle d'être au service d'un projet – et Michel réconcilie sa partie commerçante et sa partie paysanne. L'idée fait donc son chemin de créer un lieu accueillant des familles en vacances à la ferme, des classes de découvertes, des séminaires, des stages. Au centre de ce projet agroécologique figurait la ferme (maraîchage, élevage, fabrication de fromages, etc.), pour assurer l'autosuffisance et montrer la générosité de la nature. Les deux questions à la base de ce projet : quelle planète laisserons-nous à nos enfants ? Quels enfants laisserons-nous à la planète ? La ferme des Amanins a été acquise en 2004. L'accueil du public débuta en 2008. Le projet, respectueux de l'environnement, essaie d'être le plus autonome possible : bâti construit en bois, paille et terre crue, recyclage des déchets, toilettes sèches et lombricompostage, récupération et recyclage des eaux usées, énergies renouvelables, restaurant biologique avec les produits de la ferme.

2. ... Et quels enfants laisserons-nous à la planète ?

De mon côté, j'étais institutrice à Lyon, en école privée. J'exerçais ce métier depuis une vingtaine d'années. Parallèlement, je me suis formée en psychologie et j'ai appris divers outils de la dynamique relationnelle (association Adyre, dans la Drôme). À partir de 1992, je suis devenue formatrice au CFP (l'IUFM du privé) de Lyon en gestion des conflits, tout en gardant un mi-temps sur le terrain. J'accompagnais les futurs professeurs des écoles, je faisais de la formation continue pour les équipes enseignantes, les directeurs et j'animais des groupes de parole de parents.

En classe, je rencontrais chaque jour les obstacles que connaît n'importe quel enseignant : difficultés à s'occuper correctement des élèves qui peinent, classes surchargées empêchant de personnaliser les apprentissages, journées à rallonge qui saturent l'enfant de savoirs, enfants en difficultés comportementales qui attendent d'être orientés en Clis (classe pour l'inclusion scolaire) faute de place, etc.

En 2002, après ma rencontre avec Michel, je décide de vivre avec lui dans la Drôme. Son travail avec Pierre me passionne. Suite aux deux questions posées par le projet, mon âme d'éducatrice se réveille. Michel me demande de mettre sur pied des classes de découvertes à destination des collèves et lycées, qui permettront de sensibiliser un public scolaire aux questions d'écologie. Un jour, je déjeune avec un ami de longue date, directeur d'école primaire. Comme souvent, nous imaginons notre école idéale sans penser à la créer mais plutôt en espérant que le système changerait. À mon retour, j'en parle à Michel ; c'est une bonne idée de proposer des stages de découvertes pour apporter ponctuellement aux enfants un autre regard sur la nature mais ce serait encore mieux de faire une école, fondée sur les principes qui nous sont chers. Être en paix avec l'environnement, c'est bien..., mais ce n'est qu'un premier pas : ce n'est pas parce que nous trions nos déchets que nous allons sauver la planète ! Il faudrait trouver un moyen pour être, également, en paix avec soi-même et avec les autres. Michel me dit : "L'aspect financier, je m'en

occupe. Invente-la, cette école dont tu rêves !" Il m'a prise au pied de la lettre. Quel chamboulement : jusqu'à présent, j'étais "contre" tout ce qui ne marchait pas dans le système scolaire. Voilà qu'il me fallait changer de posture et définir "pour" quoi j'étais... Pour monter une école privée hors contrat, les démarches sont – à ma grande surprise – très simples : il suffit d'avoir le bac, un casier judiciaire vierge et de faire un courrier à la mairie, à la préfecture, et à l'inspecteur d'académie qui s'assure que je ne suis pas une institutrice radiée de l'Éducation nationale. Nous sommes alors assimilés à l'instruction à domicile. Très vite, nous obtenons un numéro d'immatriculation (au printemps 2014, nous avons obtenu l'agrément du ministère de l'Éducation nationale ; nous sommes donc désormais une école privée laïque sous contrat).

À peu près à cette même époque, j'entends parler d'une formation d'éducation à la paix. Je pars faire un stage de cinq jours sans bien connaître son contenu. J'y trouve ce dont j'ai besoin : une formation qui, s'inspirant du mouvement créé par Pierre Weil (fondateur d'Unipaz, Université de la paix, au Brésil) propose d'apprendre à vivre en paix avec soi-même, avec les autres, et avec l'environnement. D'un coup, tout ce que j'avais appris en développement personnel trouvait une cohérence avec mon expérience professionnelle. Peu à peu, j'ai commencé à imaginer une école où la pédagogie serait basée sur la coopération et non sur la compétition, et où nous transmettrions aux enfants les bases d'une éducation à la paix. Voilà comment est née l'école du Colibri. Plutôt que de nous lamenter sur le monde tel qu'il (ne) va (pas), inventons une école qui porte des valeurs essentielles à nos yeux. Et agissons comme le colibri : faisons notre part pour construire une humanité plus respectueuse et solidaire. Une petite part mais une belle part !

3. Le fonctionnement de l'école

L'école compte 35 élèves, du CP au CM₂. Chaque année, nous accueillons environ 20 % d'enfants en grande difficulté : c'était notre volonté du départ d'accueillir des enfants qui n'auraient peut-être pas trouvé leur place dans une école "standard". Ces enfants qui n'apprennent pas comme les autres enrichissent le groupe et, grâce à leur présence, le reste des élèves s'éveille à la tolérance et à la différence bien plus que si tous ne partageaient pas le même quotidien. Nous avons décidé de ne pas aller au-delà de ce pourcentage de 20 %, pour accompagner ces enfants en difficulté dans les meilleures conditions. Certains d'entre eux bénéficieraient d'une auxiliaire de vie scolaire s'ils étaient dans une école publique ou seraient en Clis.

Une école à niveaux mélangés

Au moment de l'ouverture de l'école, je m'étais préparée à accueillir un groupe à plusieurs niveaux, ce que je n'avais jamais vécu jusque-là. Aujourd'hui, je ne souhaiterais plus travailler autrement ! Le multiniveau permet des tas d'échanges dans le groupe et la maturité des enfants d'âges différents fluidifie les relations entre eux et enrichit les uns et les autres.

Ici, les élèves se répartissent dans deux classes : CP, CE₁ et CM₂ d'un côté ; CE₂ et CM₁ de l'autre. Pour les parents qui n'ont jamais connu de classes où un "vieux" de CM₂, parfois préadolescent, côtoie un tout petit CP, en voici quelques avantages. D'abord, les élèves apprennent à travailler en autonomie puisque, par principe, lorsque je travaille avec les CP, je ne peux pas travailler en même temps avec les CM₂. Il y a donc toujours un temps où les enfants font des exercices (ou des jeux) qui se prêtent à un travail individuel. Ils prennent l'habitude de travailler même quand l'enseignant ne surveille pas s'ils sont actifs ou distraits. Cela les rend très autonomes. Par ailleurs, les CM₂ tutorent les petits, ce qui nous fait gagner un temps précieux. En début d'année, les grands aident les plus jeunes à mettre un protège-cahier, à écrire leur prénom sur les étiquettes autocollantes, à coller des documents pour les

parents. Quant aux CP, ils se régalaient d'imiter les CM₂ ; nous verrons dans quelques pages à quel point l'imitation est une des formes les plus basiques (et précieuses) pour apprendre. Enfin, il me semble percevoir un autre atout : la présence des petits permet aux grands de "réviser" leurs savoirs. Lorsque je suis assise avec les CP à leur petite table de travail, les grands font la queue pour me montrer le résultat de tel ou tel exercice. En attendant leur tour, ils donnent souvent un coup de main à un CP : "Je remarque une erreur, sur ta feuille. Tu as bien relu ?" J'en vois aussi un ou deux réviser des mots de base. Je pense à Sandro, un CM₂ très dyslexique. À chaque fois qu'il fait la queue, il lit la consigne par-dessus l'épaule d'un CP. Je vois ses lèvres bouger... Les CE₁ écoutent parfois les sons et leurs différentes graphies ; cela leur permet de les réviser. Ils entendent les exigences que j'ai avec les CM₂ et ont ainsi plus de facilité à repérer ce qu'est la posture d'élève. Enfin, vivre au quotidien ensemble crée des liens particuliers entre les enfants. L'autre jour, les CP devaient lire des petits papiers sur lesquels étaient inscrites des consignes très simples : "Va vers le tableau", "Imite une vache", "Marche sur le tapis". Un CM₂, les voyant déchiffrer la consigne, puis se lever aussitôt pour faire ce qui leur était demandé, murmure d'une voix attendrie à son voisin : "Ils lisent bien, les petits, cette année..." De plus, quand un grand complimente un plus jeune sur les progrès qu'il a accomplis, cela a un poids bien plus important que si cela venait de la maîtresse !

Une école privée accessible et ouverte

Il n'était pas question de créer une école qui serait réservée à une élite, parce qu'elle coûterait cher. Il était primordial pour moi de ne pas avoir les parents comme clients. Ce type de relation aurait piégé l'accompagnement des enfants, que je voulais serein. Michel a donc monté le projet de manière que le salaire de l'enseignant soit porté par la structure. Il a été notre mécène. Il était ravi de mettre son argent au service des enfants. Nous avons donc fixé le montant mensuel de l'école à 115 euros, matériel pédagogique et cantine compris. Afin d'éviter des frais supplémentaires, les parents doivent

une demi-journée mensuelle de participation à la vie de l'école : ménage (le mercredi matin) et cantine (aide à la préparation des repas, puis service aux enfants). Ils viennent assurer quelques coupes de bois pour alimenter la chaudière et autres services d'entretien.

Puisque les parents ont l'habitude de tenir une place dans notre école, ils peuvent également faire profiter les enfants de leur savoir-faire. Cette année, les enfants ont été initiés par un parent à la diététique ; un autre est venu leur donner des cours de théâtre ; un autre les a initiés à l'aïkido. Ils sont aussi invités à venir témoigner lors des ateliers philosophiques.

Il n'y a pas que les parents qui donnent un coup de main, dans l'école. Les enfants, aussi, ont un "métier" qui change chaque semaine ! Tous les mardis, les rôles tournent : des enfants ramassent les papiers en classe ; d'autres rangent les tapis ; d'autres la bibliothèque ; d'autres lavent les tableaux ; d'autres vident les poubelles et les rapportent ; d'autres rangent l'entrée. D'autres rafraîchissent le coin du beau. Une consigne commune : ces activités doivent être faites le mardi avant 17 heures, pour que les parents en charge du ménage de l'école le mercredi matin puissent travailler efficacement. Par ailleurs, des enfants ramassent les œufs du poulailler chaque après-midi et les apportent à la cuisine.

Une école en lien avec la vraie vie

L'ouverture de l'école, en 2006, s'est faite en parallèle de la construction du centre des Amanins, si bien que les enfants ont suivi en direct quantité d'événements marquants. Un jour, un père de l'école est venu abattre un vieux chêne, pour libérer l'espace où serait construite la cuisine du centre. Les enfants ont vu l'élagage puis l'abattage de l'arbre. Ils ont ramassé des glands et les ont replantés pour remplacer le chêne. Un CE1 a dit : "Si je comprends bien, ce chêne a vu des choses que je ne verrai jamais, et le gland que nous allons planter verra des choses que je ne verrai jamais." Ces moments-là donnent un sens particulier à ce que l'enfant apprend à l'école. Le savoir est incarné, l'enfant l'expérimente par tout son être et pas seulement en faisant

travailler son cerveau. C'est l'école hors les murs ! Nous avons aussi calculé les surfaces de carrelage à acheter pour les hébergements des Amanins et avons comparé nos résultats avec ceux de l'artisan. Je me souviens du montage de la charpente de la salle de conférences et d'un élève me disant : "Je comprends mieux pourquoi en géométrie, tu nous dis que c'est à un millimètre près !" Aujourd'hui, les constructions sont moins nombreuses, mais l'école reste toujours connectée à la vie du centre et de la ferme. Dès qu'il se passe un événement qui pourrait interpeller les enfants, nous sortons de classe pour aller observer la naissance d'un agneau, un engin inhabituel qui vient travailler dans un champ, la récolte des courges, etc. Avec la nature et l'espace dont nous disposons, nous ne manquons pas de sujets pour faire vivre "en vrai" ce que les enfants apprennent en classe. Et pour bénéficier au maximum des richesses des Amanins, les enfants font une semaine de classe de découvertes chaque année en mars. Ils font du fromage, du pain, travaillent avec l'éleveur, participent à diverses animations, etc. Ils sont donc très gâtés ! Pour leur apprendre la sobriété heureuse, nous ne faisons pas d'autres sorties afin de ne pas augmenter notre empreinte écologique. De plus, les fêtes de Noël et de fin d'année ne sont pas orientées pour rapporter de l'argent, elles ne sont faites que pour faire la fête. Ce sont des valeurs importantes pour les Amanins, retrouver la joie de faire ensemble et se contenter de ce qu'on a, surtout lorsqu'on a déjà beaucoup...

Un stagiaire dans chaque classe

Chaque année, l'école accueille deux étudiants (je devrais dire étudiantes, car je n'ai eu qu'un seul homme) de master, qui viennent faire leur service civil pendant un an aux Amanins et se "testent" comme futurs professeurs des écoles. Pour savoir si l'on est ou non fait pour ce métier, passer une année scolaire sur le terrain offre la meilleure des réponses ! Au quotidien, ces étudiants apportent une aide précieuse. Grâce à leur présence, les élèves peuvent obtenir de l'aide dès qu'une difficulté se présente. Ces deux personnes prennent en charge toute l'année un groupe d'enfants le matin en maths et en français. Je

suis dans la classe et elles sont donc en tutorat. Elles savent qu'elles peuvent solliciter mes conseils à tout instant. L'après-midi, elles s'occupent des cours d'histoire, de géographie, d'arts, de sciences, de sport ou des projets pluridisciplinaires. Le mercredi, nous préparons la semaine ensemble.

4. Pour ou contre le programme scolaire ?

Je ne suis pas fâchée avec les programmes fixés par l'Éducation nationale. Globalement, je les trouve plutôt logiques... mais ils sont trop chargés ! Il y a des matières où le programme est tel que de toute façon, on ne pourra pas tout aborder correctement. C'est le cas en sciences, en arts ou en histoire-géographie ; soit j'essaie de tout aborder et je fais rentrer le savoir "avec un chausse-pied", ce qui est le meilleur moyen pour que les enfants n'en retiennent rien. Soit je décide de faire des choix pour leur transmettre moins de connaissances, mais mieux, en leur donnant du sens pour que les élèves les mémorisent à long terme. Lorsque j'effectue ces choix, j'ai la conscience tranquille, puisque je sais que dans ces matières tout ne pourra pas être vu. En revanche, en français ou en mathématiques, il faut tout aborder, mais je fais marcher mon bon sens et j'insiste sur les essentiels.

Certains s'étonnent que je ne remette pas en cause les programmes de l'Éducation nationale. Ma réponse est simple : qui suis-je, pour pouvoir affirmer que c'est bien que je n'apprenne pas aux enfants telle partie du programme ? De plus, il me semble important que l'école donne à tous les enfants une culture commune. Par ailleurs, nos élèves ne font qu'un passage aux Amans. Ensuite, ils doivent pouvoir rejoindre le système scolaire standard ; ils ont donc besoin de suivre le même programme que leurs futurs camarades de collège. Cela énoncé, je m'approprie autrement le programme scolaire que je le faisais en début de carrière. Je m'autorise à rajouter des choses si la vie autour de l'école m'y invite, et à en supprimer si elles ne servent à rien dans ma vie d'adulte ! Avec l'expérience, j'ai compris ce que les enfants doivent savoir pour leurs études (et leur vie) futures. Un exemple concret ? Si un élève ne se souvient plus de ce que signifie le terme adjectif, mais qu'il me dit : "Dans « beau garçon », beau vient enrichir le nom, donc je dois le mettre au pluriel s'il y a plusieurs garçons", il a compris le principal. Ce n'est pas grave s'il ne sait pas utiliser le terme adjectif qualificatif épithète ! Je transmets les bases de la grammaire, de l'orthographe et de la conjugaison en m'inspirant de *La*

Grammaire en quatre pages de Célestin Freinet. Je mets beaucoup l'accent sur la lecture et la production écrite. En mathématiques, le calcul mental reste le point fort à développer, ensuite il s'agit d'acquérir des outils au service de la résolution des enquêtes. Tout cela représente un bagage que tout enfant doit impérativement acquérir...

